

Franck CABANE

Réflexions sur les additions
dans la *Suite de l'entretien
entre D'Alembert et Diderot*,
Le Rêve de D'Alembert
et la *Suite de l'Entretien précédent*

Le Rêve de D'Alembert et les deux textes fondamentaux qui l'encadrent, la *Suite de l'entretien entre D'Alembert et Diderot* et *Suite de l'entretien précédent*, n'ont pas été élaborés immédiatement sous la forme que nous leur connaissons. Ces trois dialogues ont fait l'objet d'une composition, échelonnée dans le temps, qui a modifié leur trame argumentative d'origine. Dans quelle mesure cette élaboration laisse-t-elle deviner quelques-uns des mobiles secrets de la « diable de philosophie » et du formidable « habit d'arlequin » dont ils sont les produits ? C'est la question que nous aimerions poser ici. Notre propos consistera, entre autres, à préciser la nature et à caractériser le fonctionnement de certaines des additions¹ effectuées par Diderot sur les versions primitives de ses trois textes. Toutefois nous restreindrons notre analyse aux additions recensées par G. Dulac, sous le sigle « add.D », dans le manuscrit D, qui désigne, selon ses conventions, l'autographe n.a.fr. 13727. En explicitant le « mode de rédaction » de son « appareil critique », G. Dulac présente les additions « add.D » de la manière suivante :

En règle générale et sous réserve de l'application des conventions ci-dessous, toute copie non mentionnée est conforme au texte de base (L). La présentation des variantes repose par ailleurs sur l'ordre chronologique des

1. Ces additions sont signalées par le sigle add.D dans le tome XVII de l'édition DPV. Les additions seront soulignées dans notre article.

manuscrits : si nous signalons qu'une add. intervient en D, les mots cités en italiques, absents des copies antérieures (N1 et MD dans ce cas), se trouvent dans toutes les copies postérieures, sauf indication contraire².

Les quelques éléments d'analyse que nous proposons ne concernent donc qu'un aspect des additions, mais ils devraient permettre d'engager une réflexion plus approfondie sur les strates d'écriture successives qui constituent le sédiment de l'état le plus achevé des trois textes. Une analyse détaillée des trois dialogues, fondée sur un examen de leur état initial comme de leur état ultime³, permet de comprendre que Diderot a remanié ces trois dialogues de manière importante en brouillant l'organisation initiale des arguments. En outre, les additions accroissent les zones d'intersection des trois dialogues avec d'autres œuvres de Diderot, que nous évoquerons chemin faisant.

Un bref rappel des différents états du texte s'avère nécessaire pour ouvrir notre étude. Nous aimerions accompagner ce rappel d'un parcours des confidences que Diderot égrène dans sa correspondance avec Sophie Volland et dans les fragments de lettres adressées, selon l'hypothèse courante, à Mme de Maux. Après cette présentation succincte des différents états du texte, et à défaut de pouvoir nous livrer à une classification exhaustive des additions, nous soumettrons à la réflexion de nos lecteurs quelques pistes d'analyse qui s'appuient sur l'énonciation et sur certaines récurrences thématiques marquantes. Nous pourrions alors déterminer la nature, la fonction et la portée des variations limitées, qui apparaissent dans les divers états du texte, autrement dit des ajouts substantiels qui nuancent, modifient, et parfois inversent le sens antérieur de l'argumentation.

1. États du texte

Il faut en premier lieu résumer la genèse des trois dialogues, dont J. Pommier⁴ et J. Varloot ont souligné la complexité, après la mise au point

2. DPV XVII, p. 84. Nous disposons donc pour entamer cette recherche d'un instrument de travail et d'une mise au point technique qu'il faut saluer d'entrée. Le travail d'édition mené à bien par G. Dulac, dans les *Œuvres complètes*, est d'une grande utilité pour cette recherche, dans la mesure où il permet de percevoir nettement les strates successives d'écriture.

3. On sait que le manuscrit, représentant l'état ultime du texte, a été tout particulièrement étudié par J. Varloot. Voir son étude, « La Copie Naigeon : prolégomènes philosophiques au *Rêve de D'Alembert* », *Essays on Diderot and the enlightenment in honor of Otis Fellows*, 1974, p. 304-321.

4. J. Pommier, « La Copie Naigeon du *Rêve de D'Alembert* est retrouvée », R.H.L.F., janvier-mars 1952.

capitale d'H. Dieckmann⁵ sur les zones d'ombre de l'autographe du fonds Vandeul. Rappelons que les découvertes d'H. Dieckmann ont modifié de manière substantielle l'approche de ce sujet, de sorte que notre perception de la genèse du *Rêve de D'Alembert* et de ses textes d'escorte se différencie notablement des conceptions véhiculées dans le domaine par les grandes éditions du dix-neuvième siècle, celles de Paulin et d'Assézat-Tourneux. Les questions concernant la genèse demeurent pourtant nombreuses. J. Varloot en a résolu quelques-unes, mais il a surtout voulu mettre l'accent sur les chausse-trapes que réserve une œuvre qui n'est pas assujettie à un mouvement créatif linéaire :

La « génétique » d'une même œuvre de Diderot n'est pas linéaire, elle fait penser aux rameaux successifs d'un arbre qui produit des fruits comparables mais parfois uniques : tel autographe qu'on est tenté de prendre pour une première version ou pour une « mise au net » finale se révèle mouture isolée⁶.

À leur suite, G. Dulac propose dans l'édition DPV une reconstitution détaillée, minutieuse, suggestive et très habile des diverses étapes de la genèse de la trilogie du *Rêve de D'Alembert*. Selon lui, l'œuvre de Diderot est initialement constituée par un double dialogue qui correspond aux deux derniers entretiens, auxquels Diderot aurait adjoint le premier entretien, sous la forme révélée par l'exemplaire de Moscou. Cet exemplaire, désigné par le sigle MD⁷, est une mise au net effectuée par un copiste avec des corrections et additions de Diderot. Ainsi que l'indication en page de titre l'atteste, à condition bien sûr de la considérer comme authentique, cet exemplaire, conservé aux Archives centrales d'actes anciens⁸, renvoie à un état du texte datant du voyage à Saint-Petersbourg en 1774. Diderot aurait remanié une nouvelle fois les trois dialogues à son retour de Russie, et modifié à cette occasion le dernier titre de la série de textes. L'état du texte de cette période, révélé par l'autographe et attesté dans certaines parties ajoutées de la copie Naigeon, n'est pas encore l'état définitif, qui, selon J. Varloot et G. Dulac, est représenté par le manuscrit de Pétersbourg.

La copie autographe, présente dans le fonds Vandeul, comporte quelques marques indiquant qu'elle a servi pour les livraisons de la *Correspondance littéraire* en 1782. Pourtant elle n'offre qu'un « état

5. H. Dieckmann, *Inventaire du fonds Vandeul et inédits de Diderot*, Genève, Droz, 1951, p. 13-14.

6. J. Varloot, « Texte et recherche », *Editer Diderot*, SVEC, 254, p. X.

7. Sigle utilisé par G. Dulac, en DPV XVII.

8. DPV XVII, p. 74.

transitoire »⁹ selon G. Dulac, qui propose de la dater de 1776 ou 1777, en rappelant que cette datation est hypothétique. Sa datation s'appuie sur des preuves internes, comme l'allusion finale du *Rêve* à l'avènement de Louis XVI, ou l'utilisation de Julie de Lespinasse comme personnage, utilisation rendue possible par sa mort, en 1776. Cette datation repose aussi sur deux lettres datées des 14 avril et 12 mai 1777, adressées à M.-M. Rey, son éditeur hollandais, homme courageux et ami de la « vérité ». Ces deux missives, parvenues à bon port, marquent alors la décision prise par le philosophe d'entreprendre une publication de ses œuvres chez cet éditeur. Bien que les preuves internes puissent paraître peu nombreuses, et les lettres, comporter assez peu d'indices probants, on suit volontiers G. Dulac dans sa démonstration, qui montre fort bien l'instabilité fondamentale de ce texte. Le manuscrit correspondant à cette étape du *Rêve de D'Alembert* avait déjà été édité par P. Vernière en 1953, qui en observe le caractère énigmatique :

Nous voilà donc en présence de cinq manuscrits et d'une tradition imprimée issue d'un sixième. Jamais ouvrage ne posa de telles énigmes à la fois à l'éditeur et à l'historien de Diderot¹⁰.

Néanmoins P. Vernière, contrairement à G. Dulac et J. Varloot, ne disposait pas de l'exemplaire de Pétersbourg pour mener à bien son édition. Ce dernier était alors « inaccessible ». Si certains des éléments en sa possession lui permettaient d'entrevoir la complexité de la situation, quelques-unes des analyses qu'il a proposées demeurent lacunaires ou partielles, par exemple lorsqu'il conclut que le manuscrit de Pétersbourg est une « copie postérieure à la mort de Diderot ». Le point de vue développé par J. Varloot, qui signale, à l'issue d'une analyse détaillée du manuscrit de Pétersbourg, que ce texte est une version *revue par l'auteur lui-même*¹¹, nous semble plus convaincant. Cependant l'autographe n.a.fr 13727 du fonds Vandeul, que P. Vernière avait choisi de publier, a sans doute été sous-estimé. C. Duflo en a proposé tout récemment une édition rigoureuse, assortie d'un appareil critique considérable et éclairant, qui en restitue la ponctuation et la présentation typographique. Certes les différences entre l'autographe du fonds Vandeul et le manuscrit de Pétersbourg, qui portent sur la ponctuation, et introduisent aussi des changements lexicaux qui affectent des parties non négligeables du texte, ne sont pas sans incidence sur la perception d'ensemble des dialogues. Mais ce constat ne doit pas

9. DPV XVII, p. 76.

10. *O. Ph.*, p. 253.

11. J. Varloot, *o. c.*, p. 320.

conduire à négliger l'intérêt d'une publication de l'autographe, car l'état terminal du *Rêve de D'Alembert*, représenté par le manuscrit de Pétersbourg, impose, pour en bien saisir la portée, un détour par le manuscrit autographe. L'autographe, dans la mesure où il constitue un état fragile et instable, sous l'apparence de stabilité qu'il présente à la lecture, pose la question de la possibilité d'un état achevé de l'œuvre ?

2. *Confidences dans la correspondance*

Un certain nombre de lettres permettent de suivre l'évolution des textes durant une partie de l'année 1769. Diderot confie à Sophie Volland, dans une lettre datée du 10 août 1769, un bon mot d'Angélique :

O le beau chemin que cette enfant-là a fait toute seule ! Je m'avisai il y a quelques jours de lui demander ce que c'était que l'âme. « L'âme ? me répondit-elle ; mais on fait de l'âme quand on fait de la chair. » Elle prétend que si l'homme est immortel et l'animal meurt pour toujours et que la vraie raison ce soit la supériorité d'intelligence du premier sur l'autre, il faut qu'elle meure aussi, car il y a plus encore de différence entre elle et moi, qu'entre elle et un animal¹².

Ce document est intéressant à plus d'un titre, autobiographique et philosophique en particulier. L'animalité évoquée ici est un des thèmes majeurs du *Rêve de D'Alembert*, thème qui traverse aussi d'autres œuvres de Diderot. Ce qui est en question dans ce passage, c'est la possibilité de l'immortalité de l'âme et de l'existence du divin. Notons également que Diderot se décharge dans cette lettre d'une formule clé de sa pensée au profit d'Angélique : « On fait de l'âme quand on fait de la chair ». Ce curieux détournement de paternité, opéré par Diderot, traduit autant l'amour qu'il éprouve pour sa fille, que son désir de transposer malicieusement, à travers le regard d'une enfant, une représentation ironique de l'échelle des êtres, qui constitue l'un des arguments essentiels du premier dialogue. Les dieux imaginaires y perdent une partie de leur contenance et de leurs prérogatives éternelles, puisque l'âme peut désormais se condenser dans un être de chair. Diderot instaure ainsi un lien secret entre la correspondance et son œuvre, qu'il confirmera implicitement dans l'insertion d'un fragment de la correspondance avec Sophie dans la *Suite de l'Entretien précédent*.

Un autre fragment épistolaire, rattaché à la correspondance de l'été 1769, adressé à Mme de Maux, donne aussi des renseignements sur les

12. *Correspondance de Diderot*, VER, p. 960.

sources d'inspiration des trois dialogues. Des discussions de table et des entretiens qui doivent « tromper les heures d'une manière délicieuse » y sont rapportés. Ces éléments de la lettre à Mme de Maux correspondent à certains des propos des trois dialogues. L'animation, la gaîté et la folie qui sont décrites dans cette lettre, peuvent par exemple être mises en rapport avec la gaîté et la folie qui caractérisent *Le Rêve de D'Alembert*. Diderot réutilise ces motifs littéraires dans une des additions lors d'une des répliques de Bordeu. Les motifs, les thèmes, les procédures présents dans les trois dialogues semblent ainsi trouver leur origine dans les discussions menées dans le salon d'Holbach. On reconnaît de surcroît dans la lettre à Mme de Maux plusieurs motifs qui figurent dans *Le Rêve de D'Alembert*, comme les remarques sur les germes préexistants, les réflexions concernant Saturne ou celles sur les soleils éteints et rallumés, et enfin l'évocation des moines :

J'allai dîner chez le baron. Il défendit avec la modération que vous lui connaissez la cause du Boulainvilliers et de l'astrologie judiciaire, et je convins que Saturne faisait à peu près sur nous l'effet d'un atome de poussière sur une horloge de clocher. Comme rien ne ressemble mieux à un rêve que la conversation de deux ou trois hommes bien éveillés, et qu'on arrive tous les jours à Cusco par le coche de la province de Champagne, nous tombâmes sur la question des germes préexistants. Savez-vous ce que c'est que ces bêtes-là ?¹³

Une autre lettre, datée du 31 août 1769, adressée à Sophie Volland, fournit des éléments circonstanciés, bien que partiels, sur la genèse continue du *Rêve de D'Alembert*. Cette genèse est alors présentée comme une activité de délasserment. Diderot montre dans cette lettre qu'il hésite sur les noms des personnages et sur la nature des dialogues qu'il est en train de rédiger. La lettre du 31 août 1769 recoupe des indications figurant dans une missive adressée à Mme de Maux, et donne en particulier des renseignements sur le mode de lecture que Diderot veut voir adopter. Il désire en effet que son texte soit entendu selon une latitude d'interprétation, qu'il définit en renvoyant à la trouvaille de Barême, « les conversations ne sont que des comptes faits » :

Il faut souvent donner à la sagesse l'air de la folie afin de lui procurer ses entrées. J'aime mieux qu'on dise : Mais cela n'est pas si insensé qu'on croirait bien, que de dire : Écoutez-moi, voici des chose très sages.¹⁴

13. *Ibid.*, p. 965. (Lettre hypothétique à Mme de Maux).

14. *Ibid.*, p. 969.

Ces précisions s'insèrent dans une description des activités d'écriture, auxquelles se livre avec bonheur l'amant de Sophie. Elles prennent place dans une évocation des promenades, physiques et morales, que Diderot effectue alors avec « la petite bonne », Angélique. Tout se passe comme si Diderot, philosophe et père de famille, avait, à ce moment-là de sa création, voulu intégrer le souvenir de sa fille dans son ouvrage.

Dans la lettre suivante du 11 septembre 1769, Diderot développe toutes les ruses d'un créateur soucieux du secret de son œuvre, en jouant subtilement des contradictions et en soumettant une énigme à Sophie :

Je crois vous avoir dit que j'avais fait un dialogue entre D'Alembert et moi. En le relisant, il m'a pris en fantaisie d'en faire un second, et il a été fait. Les interlocuteurs sont D'Alembert qui rêve, Bordeu et l'amie de D'Alembert, Mlle d'Espinasse. Il est intitulé *Le Rêve de D'Alembert*. Il n'est pas possible d'être plus profond et plus fou. J'y ai ajouté après coup cinq ou six pages capables de faire dresser les cheveux à mon amoureuse, aussi ne les verra-t-elle jamais ; mais ce qui va bien vous surprendre, c'est qu'il n'y a pas un mot de religion, et pas un seul mot déshonnête ; après cela, je vous défie de deviner ce que ce peut être.¹⁵

Diderot marque également dans cette lettre une hésitation qui se confirme dans la suivante, datée du 1^{er} octobre 1769, où il refuse d'envoyer une copie du *Rêve* à Sophie Volland, en prétendant que les difficultés que le texte recèle requièrent une glose serrée, et imposent, selon ses termes, la présence d'un « commentateur » :

Ce dialogue entre D'Alembert et moi, eh ! comment diable voulez-vous que je vous le fasse copier ? C'est presque un livre, et puis je vous l'ai dit, il faut un commentateur.¹⁶

Après les remarques du 1^{er} octobre 1769, les confidences s'estompent dans la correspondance. Le texte, que nous pouvons lire et qui correspond à l'état définitif, n'est pas celui dont Diderot marquait les difficultés dans cette lettre à Sophie. Ne pourrait-on pas imaginer, à la faveur de cette confidence esquissée, que les additions aient pu jouer, en différé, le rôle du commentateur que Diderot évoque brièvement dans sa missive ?

3. Typologie et stylistique des additions

Certaines additions sont constituées par de simples mots : verbe, adjectif, substantif, ou termes de liaison, qui viennent racheter un oubli ou

15. *Ibid.*, p. 974.

16. *Ibid.*, p. 980.

préciser une signification. Elles peuvent également servir à introduire des répétitions à caractère didactique, à compléter ou parfois à trahir une idée, et quelquefois à suggérer une inquiétude de Diderot. Dans quelques cas, d'apparentes omissions sont réparées par des ajouts placés au cœur d'une énumération. Quelques exemples peuvent permettre d'apprécier la nature de ces changements. Le substantif « ton », visiblement omis comme terme d'anticipation lexicale, est un premier exemple de ce type. Il est placé par Diderot dans l'énumération des qualités matérielles des « brins du faisceau », à l'orée des explications données par Bordeu sur les variations importantes de « la sphère de la sensibilité » :

Dans leur état naturel et tranquille, les brins du faisceau ont une certaine tension, un ton, une énergie habituelle qui circonscrit l'étendue réelle ou imaginaire du corps.¹⁷

C'est le cas aussi pour l'adjectif cardinal « deux »¹⁸, qui se trouve, à deux reprises, inséré dans le récapitulatif amusé et légèrement polémique de Julie de L'Espinasse. Notons cependant que cet adjectif permet de décrire plus précisément l'évocation en accéléré du développement de l'esprit et de la sensibilité d'un homme de génie. Le numéral ordinal « troisième », qui figure dans un passage où se trouvent évoqués les différents touchers, est un exemple de même nature. Cet adjectif sert également à renforcer, par un effet de symétrie et une répétition rhétorique, la cohérence de la réplique où Bordeu détaille les ramifications de la sensibilité en plusieurs « touchers » :

Un troisième formant le nez et le tapissant, donne naissance à une troisième espèce de toucher que nous appelons odeur.¹⁹

Quelques additions sont principalement à caractère stylistique. L'ajout du substantif « choux »²⁰, qui prend place dans une série de mots développant diverses variétés de légumineuses, illustre indéniablement cet aspect, tout en contribuant par ailleurs à élargir le groupe des éléments qui insufflent des parcelles de vie concrète dans les trois textes. Les additions sont aussi dans quelques cas composées de séries lexicales qui peuvent s'intégrer dans une description ou enrichir une argumentation. Certaines additions stylistiques ménagent par exemple des effets de réel, ou introduisent des éléments romanesques, comme c'est le cas dans un passage ajouté à l'évocation des expériences de Needham²¹. Diderot compose un éloge

17. *O.Ph.*, p. 335.

18. *O.Ph.*, pp. 366-367.

19. *O.Ph.*, p. 321.

20. *O.Ph.*, p. 263.

21. *O.Ph.*, p. 299.

indirect de cet homme de l'ombre tristement ridiculisé par Voltaire. Il accorde en particulier dans cette addition une place de choix à l'évocation des mains de ce savant pourtant rien moins que matérialiste. Les ajouts insérés dans l'anecdote de la vaporeuse, racontée par Bordeu, participent du même mode d'enrichissement, même si, dans le détail, la procédure employée par Diderot diffère quelque peu :

Pour aujourd'hui vous vous contenterez de celle-ci : Une femme tomba à la suite d'une couche, dans l'état vaporeux le plus effrayant ; c'étaient des pleurs et des ris involontaires, des étouffements, des convulsions, des gonflements de gorge, du silence morne, des cris aigus, tout ce qu'il y a de pis : cela dura plusieurs années. [...] Elle persista six mois dans cet état de lutte. La révolte commençait toujours par les filets ; elle la sentait arriver. Au premier symptôme elle se levait, elle courait, elle se livrait aux exercices les plus violents ; elle montait, elle descendait ses escaliers ; elle sciait du bois, elle bêchait la terre.²²

Les ajouts, présents dans l'anecdote de la vaporeuse, introduisent des éléments antithétiques qui amplifient et dramatisent la scène de désarroi composée dans la version précédente. Diderot utilise ici les verbes « monter » et « descendre ». On les retrouve dans une addition à la réplique de D'Alembert, qui apporte une réponse à la question de la physiologie du rêve :

Ainsi il y a le rêve en montant et en descendant. J'en ai eu un de ceux-là cette nuit : pour le chemin qu'il a pris, je l'ignore²³.

En outre on peut relever des additions de mots isolés qui forment doublons. Des redoublements à caractère stylistique se trouvent par exemple au début du *Rêve de D'Alembert*. C'est le cas pour les mots « mercure » et « homogène » qui servent à expliciter une articulation dans le compte rendu du délire qui affecte Julie de L'Espinasse. Une autre addition de cette nature permet en particulier d'introduire un rythme ternaire, lors de la description des changements de D'Alembert, dans le premier dialogue. Ainsi l'expression « être merveilleux » marque-t-elle l'acmé de la progression du mathématicien philosophe :

Un être résolvant le problème de la précession des équinoxes, un être sublime, un être merveilleux, un être vieillissant, dépérissant, mourant, dissous et rendu à la terre végétale²⁴.

22. *O.Ph.*, pp. 347-348.

23. *O.Ph.*, pp. 360-361.

24. *O.Ph.*, p. 266.

Toutefois d'autres additions, apparemment de même nature, sont en réalité investies d'une forte charge symbolique. C'est le cas dans l'anecdote du curé de Moni, où Langres est mentionné en addition. On peut aussi rêver avec plaisir aux effets de sens produits par l'insertion du mot « vivre » dans deux séries verbales qu'il est possible de rapprocher. La première série met à l'honneur les activités humaines fondamentales : « Il n'y a rien de solide que de boire, manger, vivre, aimer et dormir... »²⁵. La seconde série, placée à la fin du discours emporté de D'Alembert, généralise le propos « délirant » du mathématicien endormi : « Naître, vivre et passer, c'est changer de formes »²⁶. Si l'insertion, à deux reprises, du verbe « vivre » dans le délire de D'Alembert ne saurait surprendre au milieu d'une série d'arguments qui met au premier plan le flux général emportant le monde vivant, elle marque aussi clairement, chez Diderot, la permanence d'une inquiétude philosophique, qui porte sur l'origine et le développement de la vie.

Dans cette perspective, la toute première addition à figurer dans les trois dialogues, addition qui introduit le substantif « être », et qui intervient au début de la première réplique de D'Alembert, phrase inaugurale de la trilogie, permet d'appuyer notre analyse.

« J'avoue qu'un être qui existe quelque part et qui ne correspond à aucun point de l'espace ; un être qui est inéteud et qui occupe de l'éteudue ; qui est tout entier sous chaque partie de cette éteudue ; qui diffère essentiellement de la matière et qui lui est uni ; qui la suit et qui la meut, sans se mouvoir ; qui agit sur elle et qui en subit toutes les vicissitudes ; un être dont je n'ai pas la moindre idée ; *un être* d'une nature aussi contradictoire est difficile à admettre. »

Le mot « être », qui sert de pivot à la périphrase désignant Dieu, est mentionné quatre fois dans la réplique initiale de D'Alembert. Il permet de fluidifier une phrase assez longue, au rythme heurté. Cette addition comporte une visée didactique, puisqu'elle ramène le lecteur aux tout premiers mots du texte, substituant notamment à la fonction de complément du nom, présente dans l'état précédent du dialogue, le rapport logique qui s'établit avec la formule verbale figurant au début du texte. On retiendra le caractère de variation stylistique de cet ajout. C'est ce qui s'impose d'emblée à la réflexion. Cette addition renforce le début du premier dialogue, où D'Alembert condense, dans un large mouvement concessif, les paralogismes des religions révélées. Elle oriente ainsi l'entame du dialogue dans le sens du scepticisme.

25. *O.Ph.*, p. 300.

26. *O.Ph.*, p. 313.

4. Longues additions et répliques enchaînées

Les additions sont de longueur variable et affectent avec une certaine disparité les trois dialogues, où elles sont inégalement réparties. Si elles occupent de manière restreinte le début des dialogues, deux d'entre elles sont clairement placées par Diderot à la fin du *Rêve de D'Alembert* et à la fin de la *Suite de l'entretien précédent*. Diderot manifeste de cette façon son désir d'enrichir les interrogations nombreuses recélées par ces deux textes. Le passage qu'il ajoute dans la dernière partie du *Rêve de D'Alembert*, léger par le ton mais déterminant par l'ampleur des interrogations qu'il recèle, reprend explicitement la question du « saut entre les races », que Julie de L'Espinasse formulait déjà, au milieu du *Rêve*, à propos de la postérité de Jean-Baptiste Macé :

Mademoiselle de L'Espinasse : Encore un mot, de grâce.

Bordeu : Dites donc vite.

Mademoiselle de L'Espinasse : Vous souvenez-vous de ces sauts dont vous m'avez parlé ?

Bordeu : Oui.

Mademoiselle de L'Espinasse : Croyez-vous que les sots et les gens d'esprit aient de ces sauts-là dans les races ?

Bordeu : Pourquoi non ?

Mademoiselle de L'Espinasse : Tant mieux pour nos arrière-neveux ; peut-être reviendra-t-il un Henri IV.

Bordeu : Peut-être est-il tout revenu.²⁷

Dans la première occurrence²⁸ de cette question, Diderot montre Bordeu en train de se perdre en conjectures sur les mobiles qui rendent compte des sauts entre les générations. Dans la seconde occurrence, qui figure ci-dessus, Bordeu élude la question de Julie de L'Espinasse. Si l'on considère l'ensemble du dialogue, l'un des effets de l'addition est de rendre incertain, voire aléatoire le mouvement démonstratif. Diderot insère une illustration historique purement allusive, qui nous ramène au règne d'Henri IV, mais écarte de fait la possibilité d'une réponse. La *Suite de l'entretien précédent* comporte, pour sa part, une addition qui étoffe la dernière réplique du texte en offrant deux explications supplémentaires à l'existence des « goûts abominables » qui semblent nécessaires au fonctionnement de la société humaine. Diderot nuance et réoriente son propos dans un sens moins moralisateur qu'il n'y paraît, puisqu'il tient surtout à montrer le lien entre la physiologie et le comportement social :

27. *O.Ph.*, pp. 370-371.

28. *O.Ph.*, p. 327.

Mademoiselle de L'Espinasse : Ces goûts abominables, d'où viennent-ils ?
 Bordeu : Partout d'une pauvreté d'organisation dans les jeunes gens, et de la corruption de la tête dans les vieillards ; de l'attrait de la beauté dans Athènes, de la disette des femmes dans Rome, de la crainte de la vérole à Paris. Adieu, adieu.²⁹

Ces deux explications ajoutent des motifs physiologiques aux raisons esthétique et prophylactique avancées dans la version initiale.

Les additions développent également des répliques qui s'enchaînent. Ces répliques apparaissent principalement au cœur des textes. Les propos entrelacés de Julie de L'Espinasse et de Bordeu dans *Le Rêve de D'Alembert*³⁰ en fournissent un exemple. Diderot introduit dans ce cas une addition qui rompt l'unité initiale de la réplique de Julie de L'Espinasse :

Mademoiselle de L'Espinasse : Docteur, vous avez raison. Il m'a semblé plusieurs fois en rêve...

Bordeu : Et aux malades dans une attaque de goutte...

Mademoiselle de L'Espinasse : Que je devenais immense.

Bordeu : Que leur pied touchait au ciel de leur lit.³¹

Les propos de Bordeu, fondés sur l'exemple médical de la goutte, rappellent bien sûr que les aléas physiologiques sont déterminants dans notre perception de l'espace, mais ils permettent surtout à Diderot, en tant que maître d'œuvre, de fragmenter les propos de Julie de L'Espinasse pour varier le jeu de l'énonciation. Ces additions introduisent ainsi *a posteriori* dans le « grain du texte » un peu de la folie de D'Alembert, tout en préparant en sous-main l'insertion d'une autre addition, qui vient fragmenter, quelques répliques plus loin, le discours de Bordeu :

Ainsi, c'est au physique comme au moral que nous sommes sujets à nous croire plus grands que nous le sommes ?³²

Cette formule additionnelle est bien connue, à l'instar de celle sur le « rêve en montant et en descendant », addition elle aussi, qui jette le trouble dans les investigations physiologiques de Bordeu.

29. *O.Ph.*, p. 385.

30. *O.Ph.*, pp. 333-334.

31. *O.Ph.*, pp. 333-334.

32. *O.Ph.*, p. 335.

5. Importance respective des énonciateurs

Un premier examen des additions permet de constater que Diderot imprègne son texte initial d'éléments qui en modifient partiellement la structure énonciative et en perturbent par endroits la lisibilité immédiate. Examinons les dialogues dans leur ordre de succession, pour saisir les changements que les additions introduisent dans la répartition de la parole entre les personnages. Dans *La Suite d'un Entretien entre D'Alembert et Diderot*, les répliques ou les mots insérés sont principalement rapportés à Diderot. Neuf éléments ajoutés, parmi les dix que comporte ce dialogue, servent en effet à étoffer les propos du philosophe. Le déséquilibre entre le personnage Diderot, qui développe une argumentation tendant à renverser l'hypothèse de la double substance, et le personnage de D'Alembert, qui s'interroge et semble suspendre son jugement, est renforcé par les additions. Le personnage D'Alembert, qui défend dans ce dialogue une position qu'on trouve illustrée dans l'article FIGURES DE LA TERRE³³ : « savoir attendre et douter », est placé dans une situation plus instable que dans la version initiale, et cette situation redouble ironiquement la position de déiste mitigé et de sceptique que Diderot, comme maître d'œuvre, lui affecte. Si on examine plus précisément certaines additions, intégrées aux répliques du personnage Diderot, on peut remarquer que ce sont les arguments reposant sur la génération de l'œuf et la méthode analogique qui présentent les développements les plus importants. On peut en outre observer que Diderot, en tant que maître d'œuvre, développe notablement l'idée que le mouvement est essentiel à la matière en intégrant un ajout sur la raréfaction subite de l'air. Dans *Le Rêve*, quelques-unes des interventions de D'Alembert sont enrichies, mais c'est essentiellement le dialogue entre Bordeu et Mademoiselle de L'Espinasse qui se trouve étoffé. Ce qui ne saurait surprendre puisque le discours circule d'un énonciateur à l'autre, Bordeu reprenant par exemple les propos de D'Alembert qui rêve.

Quelle est la proportion des additions, quand elles sont rapportées à leurs différents énonciateurs ? D'Alembert, en tant qu'énonciateur, assume un nombre réduit d'additions, tandis que Mademoiselle de L'Espinasse voit ses répliques largement enrichies, et que le médecin Bordeu se trouve nettement privilégié. Diderot introduit en effet des additions qui accroissent sensiblement le volume des interventions de Bordeu, en particulier au début et à la fin du *Rêve*. La première addition concerne par exemple la vitalité et la sensibilité propres des organes, caractéristiques physiologiques qu'on sait déterminantes pour le médecin Bordeu :³⁴

33. Voir I. Passeron, « Savoir attendre et douter » : l'article FIGURES DE LA TERRE », RDE 21, oct. 1996, pp. 131-144.

34. Voir sur ce point les conclusions auxquelles parvient D. Boury.

Mademoiselle de L'Espinasse : Tous nos organes !

Bordeu : Pour celui qui a exercé la médecine et fait quelques observations...

Mademoiselle de L'Espinasse : Après !

Bordeu : Après ? Ne sont que des animaux distincts que la loi de continuité tient dans une sympathie, une unité, une identité générale.³⁵

Dans la *Suite de l'entretien précédent*, les additions se concentrent également dans le discours de Bordeu et élargissent considérablement la part réservée à la réflexion sexuelle. Mademoiselle de L'Espinasse voit également l'une de ses répliques singulièrement renforcée par un passage extrait de la lettre à Sophie Volland datée du 19 août 1762 (VER, p. 415) :

Mademoiselle de L'Espinasse : Non, non ; allez votre train. Un de vos amis qui nous cherchait des époux, à moi et à mes deux sœurs, donnait un sylphe à la cadette, un grand ange d'annonciation à l'aînée, et à moi un disciple de Diogène ; il nous connaissait bien toutes trois. Cependant, docteur, de la gaze, un peu de gaze.³⁶

6. Intertexte et paquets de réflexions

Dans la *Suite de l'entretien précédent*, à l'image des bouquets que lui prépare en octobre la petite Angélique³⁷, Diderot compose un florilège de réflexions additionnelles qui s'intègrent « à merveille » dans la thématique érotique de l'œuvre. Ces additions lui permettent par exemple d'approfondir certains aspects de la sexualité humaine, notamment lorsqu'il évoque la nécessité de reconnaître ou de libérer les pulsions élémentaires, dans un passage qui préfigure³⁸ la réflexion sur « l'inconvénient d'attacher des idées morales à certaines actions physiques qui n'en comportent pas ». Cette réflexion, Diderot la développe dans le *Supplément au voyage de Bougainville*. L'une des répliques du *Rêve* offre une addition de cette nature :

Mlle de L'Espinasse : Si c'était l'usage d'aller toute nue dans les rues, je ne serais ni la première ni la dernière à m'y conformer. Ainsi faites de moi tout ce qu'il vous plaira, pourvu que je m'instruise. Vous m'avez dit que chaque brin du faisceau formait un organe particulier ; et quelle preuve que cela est ainsi ?³⁹

35. *O.Ph.*, p. 293.

36. *O.Ph.*, pp. 373-374.

37. *Correspondance de Diderot*, Laffont, « Bouquins », p. 980.

38. A moins qu'il ne la prolonge, ou interfère avec elle, car la datation des additions dans les trois textes, comme celle de la composition échelonnée du *Supplément*, présente des difficultés. Ces grands textes qui ont été composés lors des dernières années de Diderot sont de datation difficile.

39. *O.Ph.*, pp. 323-324.

De manière plus étendue que dans la version initiale, Diderot amplifie la tension qui existe entre le code religieux, le code social et le code naturel, dont une partie des ouvrages conçus à la même période systématise l'examen. On retrouve l'analyse explicite des trois codes, dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, mais aussi dans l'*Entretien d'un père avec ses enfants*⁴⁰ et dans l'*Histoire des Deux Indes*, ouvrage de l'abbé Raynal auquel Diderot a prêté la main. Diderot met également en œuvre toute une série d'illustrations qui viennent renforcer l'argumentation matérialiste en orientant le propos vers une forme de matérialisme spéculatif. Ces illustrations fournissent, de leur côté, l'exemple d'une philosophie « métaphysique sans métaphysique »⁴¹, qui se caractérise par une investigation joyeuse des diverses formes du réel. Cette investigation philosophique est dégagée de la rigueur scientifique qui se fait jour dans le courant vitaliste⁴².

Par ailleurs, dans une série d'additions en rafales, Diderot interroge de manière approfondie la structure ambivalente du rêve, et les fonctions connexes de l'imagination et du langage dans la constitution de l'individualité⁴³. D'une addition à l'autre, des échos se produisent, comme si Diderot avait engagé des réflexions en série ou par « paquets ». Il associe par exemple plus clairement D'Alembert et Bordeu dans la série additive sur le rêve ou l'imagination. L'une des additions les plus longues porte sur le langage et l'imagination. Elle prolonge ainsi une autre addition qui rappelle la double question de l'abstraction et de l'imagination et étoffe l'argumentation plus étoffée :

Melle de L'Espinasse : Et pourquoi embrouiller la question par ce style figuré ? Je dirais que, chacun ayant ses yeux, chacun voit et raconte diversement. Je dirais que chaque idée en réveille d'autres, et que, selon son tour de tête ou son caractère, on s'en tient aux idées qui représentent le fait rigoureusement, ou l'on y introduit les idées réveillées ; je dirais qu'entre ces idées il y a du choix ; je dirais... que ce seul sujet traité à fond fournirait un gros livre.⁴⁴

40. Voir P. Chartier, « La loi du père : étude d'un *Entretien d'un père avec ses enfants*. » RDE 23 et 24, oct. 1997 et avril 1998.

41. J.C Bourdin, *Diderot et le matérialisme*, Paris, P.U.F, coll. « Philosophies », 1988, pp. 104-105.

42. R. Rey, *Naissance et développement du vitalisme en France de la deuxième moitié du XVIII^e siècle à la fin du premier empire*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000.

43. Voir sur ces sujets les contributions de S. Audidière dans la future « Encyclopédie électronique du *Rêve de D'Alembert* ».

44. *O.Ph.*, p. 368.

Les réflexions proposées par Diderot autour de la notion d'imagination, avaient déjà sollicité l'attention de J. Pommier. Une réplique additionnelle de Bordeu sert par exemple à illustrer l'effet de l'imagination sur la sensibilité et les conséquences d'une trop grande influence du diaphragme qu'il faut apprendre à maîtriser.

Bordeu : Un mot touchant a-t-il frappé l'oreille, un phénomène singulier a-t-il frappé l'œil, et voilà tout à coup le tumulte intérieur qui s'élève, tous les brins du faisceau qui s'agitent, le frisson qui se répand, l'horreur qui saisit, les larmes qui coulent, les soupirs qui suffoquent. [...] Il ne craindra pas la mort, peur comme a dit sublimement le stoïcien, qui est une anse que saisit le robuste pour mener le faible partout où il veut ; il aura cassé l'anse et se sera en même temps affranchi de toutes les tyrannies de ce monde.⁴⁵

Cette addition entre en résonance avec un passage qui se situe à la fin des *Éléments de physiologie*, passage sur le stoïcisme et la puissance physique nécessaire pour résister à la crainte de la mort et à la tyrannie. Mais si Diderot renforce dans cette addition la structure dialogique initiale du propos, il en dissémine également l'organisation argumentative. Les additions font généralement éclater la structure argumentative du texte, en multipliant les questions, en ouvrant le texte vers d'autres ouvrages composés au même moment. Elles créent aussi des discordances, qui permettent de suggérer au cœur du texte l'activité permanente de cette nature singulière que Diderot nomme le flux universel, à partir d'éléments rattachés et, en ce sens marginaux. C'est ainsi que Diderot, par un curieux effet de concentration sur lui-même, ajoute à sa version initiale des éléments, lettres, voyages, ou croquis de la vie dans son mouvement perpétuel, qui entrent en contact avec la prose du monde quotidien.

6. Moments d'incertitude et analogies

Diderot ménage des moments d'incertitude tout au long de ses dialogues par des structures discursives qui en nuancent les propos. La réplique de Bordeu, qui prend place après le récit sur la grappe d'abeilles continues et contiguës, illustre bien cet aspect de son écriture :

La différence de la grappe d'abeilles continues, et de la grappe d'abeilles contiguës, est précisément celle des animaux ordinaires, tels que nous, les poissons, et des vers, des serpents, et des animaux polypeux ; encore toute cette théorie souffre-t-elle quelques modifications...⁴⁶

45. *O.Ph.*, p. 357.

46. *O.Ph.*, p. 295.

C'est moins ici le scepticisme qui domine que le sentiment d'une diversité très difficile à maîtriser et à enchaîner. D'autres répliques de Bordeu participent du même mouvement de désorganisation relative de l'argumentation, en ouvrant le texte sur les prolongements possibles de la réflexion :

Ma foi, je ne m'en souviens plus ; il m'a rappelé tant de phénomènes, tandis que je l'écoutais !⁴⁷

Cette addition-ci porte sur la multiplication des phénomènes, que les propos de D'Alembert réveillent dans l'esprit de Bordeu. En outre Bordeu s'interroge, dans une autre addition, sur l'importance de la dissection pour mieux juger de la variété des erreurs naturelles et de la conformation monstrueuse induite par une organisation imprévue des brins du faisceau.

Ménageant des espaces d'incertitude dans son propos, Diderot introduit des nuances et des réserves. Il insère par exemple l'adverbe « peut-être », dans deux des répliques de Bordeu, et s'applique ainsi indirectement à lui-même, par le biais de Bordeu, des conseils qu'il prodigue au même moment à d'autres dans les *Observations sur Hemsterhuis* et dans la *Réfutation d'Helvétius* :

Bordeu : Peut-être ne faut-il pas aller si loin.

Melle de L'Espinasse : Dans Jupiter ou dans Saturne, des polypes humains !⁴⁸

Bordeu : Rien cependant n'est plus faux que cette idée. [...] Ces impressions successives, variées entre elles et variées chacune dans leur intensité, y produiraient peut-être la mémoire, la conscience du soi, une raison très bornée. Ou avec les deux brins qui caractérisent les deux sexes ?⁴⁹

Dans le premier des deux exemples cités, il s'agit d'évoquer l'existence d'êtres « fantastiques » dans d'autres mondes, et l'imagination prend alors son essor. Dans le second cas, la présence de l'adverbe « peut-être » autorise, d'une version à l'autre, le glissement du certain au possible sur la question du passage d'une sphère de la sensibilité à une autre. Il s'agit de nuancer, grâce à l'adverbe « peut-être », les certitudes, exprimées dans la version précédente, sur le caractère parfaitement transparent du passage de la sensibilité à la pensée. Le premier dialogue entre D'Alembert et Diderot soulevait déjà clairement cette question du passage d'un domaine de l'être à un autre. En même temps, dans la réplique que nous analysons, tout se passe

47. *O.Ph.*, p. 314.

48. *O.Ph.*, p. 297.

49. *O.Ph.*, pp. 320-321.

comme si Diderot voulait renforcer l'idée d'un passage progressif de l'inanimé à l'animé, comme le prouve, dans la même occurrence, l'adjonction de l'adverbe « cependant », qui explicite l'opposition. L'argumentation scientifique du propos perd ici en force au profit de sa dimension spéculative. Sans se situer dans un régime purement hypothétique, le texte, d'une certaine manière, laisse place au doute et à l'incertitude.

Diderot introduit des analogies⁵⁰ qui ont un effet similaire. Dans *La Suite d'un Entretien entre D'Alembert et Diderot*, les ajouts qui viennent étoffer l'analogie de l'œuf, analogie censée renverser toutes les écoles de théologie, introduisent dans l'argumentation des éléments qui en opacifient la démonstration. On mesure mieux ici comment la série des questions initiales est parasitée par l'insertion de la réplique sur le germe. Le dédoublement de la matière et l'aporie dramatisée réduisent également la force de conviction du propos :

Mais on en conclura contre vous qu'avec une matière inerte, disposée d'une certaine manière, imprégnée d'une autre matière inerte, de la chaleur et du mouvement, on obtient de la sensibilité, de la vie, de la mémoire, de la conscience, des passions, de la pensée. Il ne vous reste qu'un de ces deux partis à prendre ; c'est d'imaginer dans la masse inerte de l'œuf un élément caché qui en attendait le développement pour manifester sa présence, ou de supposer que cet élément imperceptible s'y est insinué à travers la coque dans un instant déterminé du développement. Mais qu'est-ce que cet élément ? occupait-il de l'espace, ou n'en occupait-il point ?⁵¹

L'exemple de la poutre entre dans le même champ. Il paraît, à première lecture, éclairer l'argumentation en prolongeant une analogie puisqu'elle sert à concrétiser le lien entre l'homme et le monde, et à matérialiser en particulier le paradoxe d'un contact permanent avec l'ensemble de l'univers. Le paradoxe tient dans ce cas à une impossibilité de percevoir des impressions, qui sont pourtant constantes. Cet exemple constitue aussi une digression par rapport à la métaphore centrale de l'araignée, qui en disloque provisoirement les éléments constitutifs :

Melle de L'Espinasse : Si l'on frappe du coup le plus léger à l'extrémité d'une longue poutre, j'entends ce coup, si j'ai mon oreille appliquée à l'autre extrémité. Cette poutre toucherait d'un bout sur la terre et de l'autre bout dans Sirius, que le même effet serait produit. Pourquoi tout étant lié, contigu, c'est-à-dire la poutre existante et réelle, n'entends-je pas ce qui se passe dans l'espace immense qui m'environne, surtout si j'y prête l'oreille ?⁵²

50. Voir sur ce point les approfondissements apportés plus bas par A.B. Maurseth.

51. *O.Ph.*, p. 276.

52. *O.Ph.*, pp. 315-316.

Sur d'autres plans, Diderot multiplie les éléments qui organisent le brouillage de l'argumentation à partir de l'analogie et de la réciprocité, en intégrant une dimension mythologique, historique, quotidienne.

6. *Ou* : alternance, contradiction ?

La conjonction « ou », qui réunit des éléments logiquement disjoints, apparaît dans plusieurs additions. La description de l'araignée se trouve par exemple enrichie et aussi brouillée puisqu'elle peut désormais être « grosse ou petite », tout comme, en un autre passage, l'image de la grappe d'abeilles peut rappeler ou non l'image des fils et du réseau de l'araignée :

Melle de L'Espinasse : Et qui est-ce qui vous a dit que ce monde n'avait pas aussi ses méninges, ou qu'il ne réside pas dans quelque recoin de l'espace une grosse ou petite araignée dont les fils s'étendent à tout ? [...]

Melle de L'Espinasse : Comment cette espèce de Dieu-là...

Bordeu : La seule qui se conçoive...

Melle de L'Espinasse : Pourrait avoir été ou venir et passer ?⁵³

Dans la seconde des additions citées, la conjonction « ou » développe une potentialité temporelle, celle du futur, et amplifie l'idée du passage et de l'instabilité. La conjonction « ou » est également présente dans l'exemple déjà cité de « Jupiter ou Saturne ». Elle marque de cette façon la disjonction entre Jupiter qui peut symboliquement représenter la puissance, et Saturne, qui peut véhiculer l'image de la mélancolie ou de la destruction. Les connotations psychophysiologiques de Saturne sont ici curieusement inversées, puisque cette planète devient la source d'une humanité composée de polypes, où « tout est bien gai et bien fou » comme le propose Bordeu. En ce sens le « ou » de cette portion de texte entre dans un champ argumentatif similaire à celui de l'addition introduisant les mots « chaîne » et « vivre », dans le compte rendu que Julie donne du rêve de D'Alembert :

D'Alembert : Ne convenez-vous pas que tout tient en nature et qu'il est impossible qu'il y ait un vide dans la chaîne ? [...] Naître, et vivre, passer, c'est changer de formes...⁵⁴

Par ailleurs Diderot joue des antagonismes en introduisant la conjonction « ou », comme le prouve l'exemple dans lequel se trouvent opposés les termes « mérite » et « démérite » :

53. *O.Ph.*, p. 317.

54. *O.Ph.*, pp. 312-313.

Melle de L'Espinasse : Et l'estime de soi et la honte, et le remords ? [...] Bordeu : Le mérite ou le démérite⁵⁵

On observe donc dans *Le Rêve* des conjonctions à valeur disjonctive qui ont été ajoutées et qui altèrent la perception de la cohérence d'ensemble. Ce procédé d'écriture adopté par Diderot transpose dans le style du *Rêve* les « tendances » à l'œuvre dans le flux universel :

Qui sait quelle race nouvelle peut résulter derechef d'un amas aussi rand de points sensibles et vivants ? pourquoi pas un seul animal ?⁵⁶

7. Réciproquement

Ce marquage des antagonismes trouve un prolongement dans un autre domaine, celui de la réciprocité, qui suggère un mouvement de va-et-vient d'un objet à un autre, la superposition de deux attitudes, de deux pensées, ou de deux concepts. Diderot emploie à deux reprises l'adverbe « réciproquement » dans ses additions. J. Pommier⁵⁷ avait relevé cet aspect mais ne retient pas l'effet de sens que nous voudrions ici observer :

Bordeu : Votre doute me plaît. Il est si commun de prendre des qualités naturelles pour des habitudes acquises et presque aussi vieilles que nous. Melle de L'Espinasse : Et réciproquement.⁵⁸

Dans cet exemple d'enrichissement et d'intrication du dialogue, Diderot répartit sur ses deux personnages l'hésitation⁵⁹ sur la détermination d'un ordre rhétorique entre qualités naturelles et habitudes acquises. La formule « et réciproquement », insérée dans la réplique de Julie de L'Espinasse, contribue à renforcer l'alacrité et la vivacité intellectuelle de Julie, comme, d'une manière générale, à indiquer la présence arachnéenne d'une contre-argumentation qui pourrait épuiser les arguments de Bordeu. Mais elle réintroduit subrepticement une hésitation de Diderot, quant à l'ordre de prééminence des « habitudes acquises » et des « qualités naturelles », hésitation notée puis biffée dans l'une des versions précédentes, et qui ressurgit dans notre exemple par le biais d'une

55. *O.Ph.*, pp. 364-365 .

56. *O.Ph.*, p. 302.

57. Voir *supra*.

58. *O.Ph.*, p. 323.

59. En confrontant les deux états du texte révélés par le manuscrit Naigeon, cette hésitation est nettement visible.

équivalence brouillant finalement l'argumentation. Cette formule entre en résonance avec le deuxième élément additionnel de l'exemple, dans la réplique qui lui fait suite, où Julie s'avoue prête à se dénuder pourvu que l'usage l'y autorise ! Grâce à ces deux additions, l'échange de répliques entre Bordeu et Julie de L'Espinasse gagne au fond en vivacité ce qu'il perd en clarté argumentative. Julie de L'Espinasse marque malicieusement et supérieurement à la fois son ignorance et sa passivité, attend « des preuves » de Bordeu qui se contente de décrire la constitution progressive de « l'animal ». La deuxième occurrence du mot « réciproquement », qui figure dans une des additions de la fin, forme écho avec celle que nous venons d'analyser :

Bordeu : Combien de fois n'avez-vous pas rougi, à la lecture, des transports que vous aviez éprouvés au spectacle, et réciproquement.⁶⁰

Le terme semble de prime abord superflu. Pourtant il vient renforcer l'idée de sensibilité et marquer une équivalence neuve entre le « spectacle » qui remue les entrailles, et la « lecture » qui agit sur le diaphragme.

8. *Causerie ou imagination*

En réalité, l'entretien finit par prendre, au fil des additions et en marge du texte initial, l'allure d'une causerie plutôt que d'une composition :

Melle de L'Espinasse : Qu'importe ? Nous ne composons pas, nous causons.⁶¹

Cette causerie, comme on l'a vu, affecte l'allure d'une arabesque, qui semble embrouiller la question par un style figuré, moqué par Julie. Si les raisonnements choisis par Julie de L'Espinasse pour renforcer l'idée de la dilatation de l'esprit, est parasité par les deux répliques en parallèle de Bordeu sur le malade atteint d'une crise de goutte, c'est aussi parce que l'ensemble du dialogue est emporté par un mouvement d'altération philosophique, qui intervertit des personnages à la faveur du délire rêvé de D'Alembert. Les additions contribuent à un processus d'échange des identités et d'instabilité énonciative, en instaurant au cœur du texte la possibilité d'une hybridation psychique :

Melle de L'Espinasse : Si je le touche et qu'il fasse l'impression de la solidité sur mes mains ; si, à mon réveil, j'ai l'âme pleine de tendresse et de

60. *O.Ph.*, p. 359.

61. *O.Ph.*, p. 349.

douleur, et mes yeux inondés de larmes, [...] qui me répondra que je ne l'ai pas vu, entendu, touché réellement ?

Bordeu : Un rêve qu'on n'a jamais fait, et qu'on ne fera jamais, me le diriez-vous bien ?

Melle de L'Espinasse : Oui, c'est qu'on est un autre.⁶²

Ce passage en offre la forme la plus extrême de ce processus et les adjonctions peuvent par ailleurs se multiplier à l'infini. C'est une question de résistance et « d'imagination », mot, repris lui-même en addition et dont il faut souligner le pouvoir de questionnement. On peut reconnaître, au terme de cet examen, que la variation additionnelle sur les traits distinctifs de l'imagination, placée dans la bouche de Julie de L'Espinasse, renforce l'idée de flux, en mettant l'accent sur le glissement d'une idée à l'autre. Cette addition promet aussi l'image du livre, essentielle pour Diderot. Ainsi cette causerie s'organise-t-elle sur un entrelacs subtil qui brouille l'argumentation comme les soies sur la tournette de Julie.

Conclusion

Quelques conclusions partielles peuvent être proposées. Si *Le Rêve de D'Alembert* et ses textes d'escorte se présentent comme un ensemble splendidement orchestré et paradoxalement lacunaire, c'est essentiellement parce que de nombreux passages, tels qu'ils apparaissent dans la version définitive, condensent un long travail de sédimentation, et forment ainsi comme des centres énergétiques où se concentrent une multitude de sources, d'éléments intertextuels qui reconstituent une « ambiance »⁶³ philosophique. Diderot ménage principalement des additions internes, en instaurant parfois des doublons qui court-circuitent le flux général de la pensée, ou en marquant explicitement les ouvertures possibles au sein du texte, puisqu'il y a toujours des éléments qui offrent des perspectives de développement. Mais surtout il augmente la tension entre certaines des idées qui traversent quelques-unes des répliques examinées, dont l'argumentation sans cela serait plus aisément accessible au lecteur. Diderot ne procède pas toujours ainsi, certes ! Mais s'il le fait, c'est pour rehausser l'indécision et le délié qui caractérisent les contours de l'existence humaine. Cette indécision et ce délié apparaissent comme les signes de la plus belle des adhésions au flux universel, dans la mesure où ils se résolvent dans la fragmentation qui disperse la masse des êtres. La forme de l'écriture et le rôle des fragments ont été définis de la manière suivante par R. Barthes :

62. *O.Ph.*, pp. 361-362.

63. J. Varloot, *Le Rêve de D'Alembert*, Éditions sociales, 1963.

A un certain moment, plus d'autre transformation possible que celle qui arriva au vaisseau Argo : je pourrais très longtemps garder le livre, en en changeant peu à peu chaque fragment.⁶⁴

Cette fragmentation qui attire l'écrivain dans les marges de son œuvre, ici *Le Rêve*, avant la dispersion partielle représentée par les *Éléments de physiologie*, se trouve illustrée dans sa vigueur emblématique par l'une des premières additions figurant dans la *Suite d'un entretien entre D'Alembert et Diderot* :

Diderot : Elle n'en est pas moins vraie. Otez l'obstacle qui s'oppose au transport local du corps immobile et il sera transféré. Supprimez par une raréfaction subite l'air qui environne cet énorme tronc de chêne, et l'eau qu'il contient, entrant tout à coup en expansion le dispersera en cent mille éclats. J'en dis autant de votre corps.⁶⁵

La vigueur et la durée du chêne, de « cet énorme tronc de chêne », marquent l'intrusion paradoxalement irréfragable d'une portion de réalité que Diderot assimile provisoirement au « corps », un corps dont la présence signale la fragilité et la fugacité constitutives du réel, tout en révélant l'énergie qui en maintient le pouvoir de fragmentation. Diderot réserve ainsi l'ombre portée du monde dans les éclats figurés de son écriture.

Franck CABANE
(Paris)

64. R. Barthes, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Seuil, 1975, « Écrivains de toujours », p. 166.

65. *O.Ph.*, p. 260.